

Conférence sur le Prologue de l'Évangile de Saint Jean
aux oblats de l'abbaye Saint Michel et Saint Martin de Bois – Aubry
par le sous-diacre Thierry Girard
Août 2005

Chers frères, Chères sœurs,

Il m'a semblé intéressant, pour ne pas dire passionnant d'étudier le Prologue de l'Évangile de Saint Jean qui est lu lors de la Vigile de la Nativité et qui constitue le cœur de l'enseignement de l'Église concernant la théologie de l'Incarnation du Verbe. Je m'interrogerai sur la genèse du texte en étudiant succinctement tout d'abord ses origines philosophiques et historiques dans la limite des connaissances exégétiques actuelles et dans une dernière partie, je me pencherai sur des questions de traduction et d'interprétation essentiellement pour les cinq premiers versets .

Tout d'abord, j'aimerais prendre connaissance avec vous de ce texte, en vous en proposant une traduction... critiquable comme toutes les traductions (cf. Texte en annexe). Mais, quoique je ne sois pas un spécialiste, elle est le fruit d'une longue réflexion et d'une étude critique et approfondie du texte à la lumière de certains Pères de l'Église, des travaux récents de l'exégèse historico-critique et à la lumière de ce que j'ai appris auprès de mon maître dans ces matières, comme dans tant d'autres, notre évêque Mgr Grégoire.

Il nous faut évoquer succinctement le contexte dans lequel a été rédigé ce texte probablement à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Tant il est vrai à mon sens, tel que le rappelle le théologien orthodoxe Jean-Yves Leloup : « *Les textes sacrés ont leur histoire ; mieux la connaître nous invite non pas à moins y croire mais à moins les idolâtrer.* »

Selon toutes probabilités, il s'agit non pas du texte d'un seul rédacteur mais plutôt de celui de toute une communauté de rédacteurs agissant eux-mêmes au nom d'une communauté paléochrétienne à Ephèse en Asie Mineure à la fin du 1er s. et que les historiens qualifient de "johannique" du nom du disciple de Jésus de Nazareth supposé être à l'origine de l'enseignement de cette communauté. S'agit-il comme le voudrait la Tradition du fils de Zébédée, le frère de Jacques, l'un des *Douze* ? Ou bien plutôt d'un lettré juif probablement prêtre du Temple, familier des débats théologiques et des milieux hellénistiques ? Nous n'en savons rien et le quatrième Évangile ne lui donne pas d'autre nom que "le disciple bien-aimé de Jésus"...

Quoi qu'il en soit le texte de cet Évangile diffère sensiblement des autres textes habituellement qualifiés d'Évangiles -dont le but est de rendre témoignage de la vie, de la prédication et de l'œuvre d'un certain Jésus de Nazareth- tant par certains événements relatés que par le style et les thèmes théologiques et symboliques abordés. La tradition ecclésiale a conservé trois autres Évangiles considérés comme canoniques (c'est-à-dire conformes) et qu'on qualifie habituellement de "synoptiques" en ce qu'ils présentent à peu de chose près un point de vue narratif et théologique similaire. Les thèmes théologiques du 4e Évangile sont développés d'une façon symbolique. Les symboles sont nombreux : l'eau, le pain, la vigne, le berger, la vie, la lumière... souvent qualifiés de "véritables". Lorsque l'évangéliste, l'auteur du texte parle de "pain véritable", ces termes désignent la réalité patente pour lui, spirituelle et éternelle symbolisée par le pain, et lorsqu'il parle de "vigne véritable", il s'agit de la réalité symbolisée par la vigne, de même, lorsqu'il emploie l'expression "lumière véritable".

Il convient ici peut-être de rappeler que Platon, dans un passage qui eut une immense influence sur la pensée religieuse, avait présenté le soleil comme un symbole ou une image de la réalité suprême (l'Idée du Bien), et que, dans son allégorie de la Caverne, il avait suggéré que ce que la lumière artificielle est à la lumière du soleil (laquelle est "la Lumière-même"), la lumière du soleil l'est à son tour pour ce qui concerne la réalité suprême (Rep. 506D-517A).

Ce fut sans doute en grande partie sous l'influence de Platon, à laquelle s'ajouta probablement celle d'une forme du mazdéisme zoroastrien venu de Perse, que réussit à s'accréditer dans l'univers religieux de l'hellénisme l'idée que Dieu lui-même est la Lumière-archétype.

Rien ne permet d'affirmer avec certitude que l'évangéliste ait eu connaissance directe de la doctrine platonicienne des Idées ; mais on sait que dans les milieux religieux où existait une doctrine réfléchie (donc également dans ceux qui présentent des affinités plus qu'évidente avec la théologie du 4e Evangile, donc probablement dans les milieux johanniques), cette doctrine platonicienne avait pénétré la texture même de la pensée. Toute philosophie religieuse en ce temps-là supposait la conception, sous une forme ou sous une autre, d'un monde de réalités invisibles dont le monde visible est une copie.

Dans ce contexte la pensée hermétiste, qui constituait la religion des élites hellénisées affirmait dans le texte fondateur de cette tradition "La table d'émeraude" : "*Ce qui est en bas, est comme ce qui est en haut; et ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas, pour faire les miracles d'une seule chose.*" Avant que Jean l'Évangéliste, ou plutôt les auteurs inconnus du 4e Evangile ne choisissent le mot LOGOS pour désigner la personne divine qui s'était incarnée en Jésus, le mot "LOGOS" ou parole ou Raison ou pensée (tous sens du mot LOGOS) avait déjà été utilisé par les penseurs religieux et les philosophes. Dans toutes les religions où la transcendance de Dieu lui interdisait de s'occuper lui-même de création, une "notion d'intermédiaire" ou "demiurge" avait été inventée.

Dans les Védas, les écritures sacrées probablement les plus anciennes de l'histoire ou tout au moins faisant état d'une tradition orale des plus anciennes, nous trouvons des passages presque identiques à la première phrase du Prologue :

"Au commencement, était le Seigneur des créatures et avec lui était la Parole. La Parole était en vérité Brahman."

Selon les Hindous, Brahman conditionné par Mâyâ, son pouvoir créateur (souvent symbolisé par une figure divine féminine la Parèdre ou "shakti") se manifeste d'abord comme la Parole éternelle indifférenciée, d'où se développe ensuite le monde concret des objets, des sens. Pour les Hindous, la Parole s'est donc incarnée dans tous les êtres, chacun pouvant réaliser directement Dieu grâce au pouvoir divin de la Parole. Mais comme l'auteur du 4e Evangile, les Hindous croient que, dans un sens particulier, le Logos s'est fait chair dans l'avatar, c'est-à-dire l'Incarnation, les avatars étant descendance de Dieu et elles sont nombreuses (ils y incluent d'ailleurs tranquillement Jésus ou Bouddha), tandis que l'homme ordinaire monte vers Dieu. Cette notion de Logos, Raison, Parole ou Verbe-demiurge se trouve déjà dans les spéculations égyptiennes quinze siècles avant le Christ et on en trouve la trace chez un des héritiers juifs le plus célèbre, Philon d'Alexandrie (20 av-54) qui assimile au LOGOS de Platon la Sagesse de Dieu telle qu'elle se trouve dans les textes

bibliques.

Grand penseur juif, contemporain de Jésus, Philon a été le plus loin dans la synthèse entre la philosophie grecque et le judaïsme. Comme l'apôtre Paul, un autre contemporain, il est à la fois très juif et très grec. Ces deux personnages tentent d'immenses synthèses : Philon à l'intérieur du judaïsme, Paul à l'intérieur du christianisme en cours de formation. Mais Philon ne sait pas l'hébreu et ne connaît que la Bible d'Alexandrie, la version dite des LXX datant du 2^e s. av. J-C, en grec. Il est très influencé par Platon, et aussi, sur certains points, par Aristote et par les stoïciens. Nous retiendrons de ce penseur deux points, particulièrement marquants : Philon tient de l'Egypte et de Platon cette opposition entre esprit et matière et cette idée que l'esprit (la pensée) est préexistant. Pour Philon, ce sont les pensées de Dieu qui façonnent l'Univers, et les choses matérielles ne sont que les ombres des réalités spirituelles. La pensée de Dieu, son Logos, est une puissance agissante, un intermédiaire entre le Dieu inaccessible et l'homme. Il déclarait que le Logos n'est pas seulement immanent dans l'univers, mais qu'il est également transcendant étant un avec Dieu, Il visite volontiers les hommes justes. C'est la *Sophia* du *Livre de la Sagesse* de toute la littérature sapientiale, mais c'est aussi l'homme parfait, image et figure de Dieu. Nous sommes donc là, absolument, à la charnière entre toutes les cultures, égyptienne, grecque, juive et chrétienne ; et si l'on cherche à bien comprendre non seulement le Prologue de Jean, mais encore le symbolisme du 4^e Evangile, il suffit de lire un peu Philon, c'est, si j'ose, dire un bon filon.

Philon est la figure la plus représentative de ce qu'il est convenu d'appeler le judaïsme hellénistique. Il y a eu peu avant l'ère chrétienne une réciprocité d'influence entre le monde intellectuel grec et la pensée sémitique du judaïsme de l'Ancien Testament. On peut tenir pour acquis que l'auteur du 4^e Evangile. ait pu compter au nombre de ses lecteurs juifs d'esprit ouvert qui participaient à la vie intellectuelle de l'hellénisme. Philon était un exégète. Il a fait toute l'exégèse de la Thorah, du Pentateuque, la Loi, les cinq premiers livres et le coeur de la Bible hébraïque. Il tient des stoïciens, et aussi de l'Egypte et du judaïsme mystique (la Cabale), la technique de la lecture allégorique des livres bibliques. Celle-ci consiste à dire que le texte a un sens caché qui ne peut être révélé que par la connaissance (une Gnose), c'est-à-dire par celui qui connaît. Les Egyptiens faisaient ainsi connaître leurs vérités par des énigmes (telle celle du Sphinx), des mythes, des métaphores dont il fallait trouver le sens. La signification du mot « hermétique », passé dans le langage courant en dit assez là-dessus. En Grèce, tous les textes d'Homère étaient lus de manière allégorique par les stoïciens qui en déduisaient une sagesse très profonde.

Prenons un exemple : le livre de l'Exode dit, en 22, 25-26 : « Si tu empruntes un manteau à ton prochain, rends-le lui avant le soir car c'est sa seule couverture » ; il s'agit donc d'être soucieux de son prochain sous un angle très matériel, c'est la lecture au premier niveau, le *P'schat'* selon la Cabale. Mais pour Philon, le manteau en question est la parole, la pensée (encore elle !), le Logos. Dès lors la maxime de l'Exode devient une exhortation à ne pas s'emparer de la pensée des autres, à les aider à affermir cette pensée plutôt que de la contrer.

C'est un fait totalement établi qu'il existe une affinité certaine de pensée entre Jean et Philon. Et c'est l'assimilation opérée par le Prologue entre le Christ et le Logos divin qui a attiré l'attention des premiers théologiens chrétiens sur la doctrine philonienne du Logos. L'auteur du 4^e Evangile utilisa alors la théorie du Logos de Philon comme base de son interprétation de la venue de Jésus

de Nazareth dit le Christ (c'est-à-dire Celui qui a reçu l'onction divine et royale), mais il lui donna une vision nouvelle pour servir aux besoins théologiques qui sont les siens dans le christianisme naissant. En plus d'attribuer au Logos une personnalité réelle, *charnelle*, il fait ressortir non pas seulement son aspect créatif, mais encore sa fonction rédemptrice, sa possibilité de communiquer, de révéler aux hommes la spiritualité, une mystique : la "Lumière", la "Grâce" et la "Vérité" et de s'en faire l'interprète autorisé (Jn 1, 17-18). L'auteur du Prologue interprète le LOGOS comme l'expression de la volonté de Dieu, l'effusion de sa bonté, de sa puissance, de sa lumière et de son amour. *Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui ont la foi en son nom, Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu v.12.*

Mais si les thèmes du prologue du 4e Evangile sont communs à la pensée grecque et à l'exégèse juive hellénistique, on ne saurait y voir un texte de culture philosophique de portée universaliste ou humaniste, tant ce texte est chrétien dans son intention. L'auteur nous dit que le Logos divin s'est bien incarné en la personne humaine de Jésus de Nazareth. Quelques siècles après la rédaction du 4e Evangile, un auteur chrétien dont l'oeuvre aura un retentissement fondamental, et selon moi pas toujours heureux, sur la pensée chrétienne occidentale, Augustin d'Hippone 354-430, (Saint Augustin pour les "intimes") grand admirateur de la pensée de Platon et des platoniciens, nous livre dans ses fameuses "*Confessions*" (VII, 9) une très intéressante analyse du Prologue de l'Evangile de Jean : (Il s'adresse à Dieu, Source de toute Providence)

"Tu me procuras par l'entremise d'un individu... des livres platoniciens traduits du grec en latin. Or j'y ai lu, non pas, bien sûr, mot pour mot, mais suggéré tel, à s'y méprendre, par maintes sinueuses raisons, que dans le principe était le Verbe, et que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu ; qu'ainsi, dans le principe, était-il en Dieu, que par lui tout a été fait et que sans lui rien ne s'est fait ; que ce qui a été fait est vie en lui et que la vie était la lumière des hommes ; que la lumière luit dans les ténèbres et que les ténèbres ne l'ont point saisie ; que l'âme de l'homme, quoiqu'elle rende témoignage sur la lumière, n'est pourtant pas en soi la lumière, mais que le Verbe, en tant que Dieu, est la lumière vraie qui établit dans la lumière tout homme venant dans ce monde ; qu'il était dans ce monde et que le monde a été fait par lui et que le monde ne l'a pas connu.

MAIS qu'il est venu chez lui et que les siens ne l'ont point reçu ; mais qu'à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de se faire fils de Dieu, du moment qu'ils croient en son nom ; voilà ce que je n'y ai pas lu.

J'y ai lu de même que le Verbe, en tant que Dieu, est né non de la chair, non du sang, non du vouloir de l'homme, non du vouloir de la chair, mais de Dieu. MAIS que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous, voilà ce que je n'y ai pas lu." (Trad. Louis de Mondalon, Ed. C. F.d. L. pp.156-157).

Il serait trop long ici de se livrer à l'étude précise de ce qu'Augustin qualifie de proprement "*platonicien*" pour savoir s'il s'agit de la pensée de Platon lui-même ou de ses disciples ou bien encore du néo-platonisme de Plotin ou de ses disciples. Je renverrai ceux que cela intéresse à une excellente thèse soutenue par Virginie Mayet de l'Université F.Rabelais de Tours intitulée :

"L'histoire et le sens du platonisme chez saint Augustin"

(<http://www.geocities.com/Athens/Oracle/3099/SAPlaton.htm>) Quoi qu'il en soit, il est plus facile de lister ce qu'Augustin repère comme spécifiquement chrétien dans le Prologue. A savoir :

MAIS qu'il est venu chez lui et que les siens ne l'ont point reçu ; mais qu'à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de se faire fils de Dieu, du moment qu'ils croient en son nom ; voilà

ce que je n'y ai pas lu. ... et MAIS que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous, voilà ce que je n'y ai pas lu."

Il s'agit bien non seulement de ce qui concerne l'"Incarnation" du Logos divin tel que le conçoivent les Chrétiens et tel que pourraient le concevoir les Hindous, mais également des conditions historiques de cette incarnation ainsi que des conséquences que, toujours selon la foi chrétienne, cette incarnation peut avoir sur la "Rédemption". On voit ici que le Prologue du 4e Evangile est sans conteste un texte chrétien en ce qu'il insiste sur l'incarnation du Logos divin, mais que les prémisses en quelque sorte et le contexte intellectuel de sa rédaction sont proprement influencés par la pensée platonicienne très prégnante dans le monde hellénisé du 1er siècle de l'ère chrétienne.

Or si nous en croyons *Frithjof Schuon*, auteur et disciple bien connu de René Guénon : « *L'Absolu peut être approché par deux voies l'une fondée sur « Dieu en soi », et l'autre sur « Dieu fait homme » ; c'est ce qui fait la distinction entre, d'une part l'Abrahamisme, le Mosaïsme, l'Islam, le Platonisme, le Védantisme, et d'autre part le Christianisme, le Ramaisme, le Krishnaïsme, l'Amidisme, et d'une certaine manière même le Bouddhisme tout court. La deuxième de ces voies – celle du Logos – est comparable à une barque qui nous mène à l'autre rive : la terre lointaine se fait proche ; sous la forme de la barque, Dieu se fait homme parce que nous sommes hommes ; Il nous tend la main en assumant notre propre forme. (...) La première de ces voies se fonde au contraire sur l'idée que l'homme, par sa nature même – déchue ou non – a accès à Dieu, et que c'est la foi en « Dieu en soi » qui sauve ; mais cette foi doit être intégrale, elle doit englober tout ce que nous sommes, à savoir la pensée, la volonté, l'activité, le sentiment ».*

Sans vouloir faire la critique de ce point de vue que je ne partage qu'en partie. J'ajouterai que si la première voie ("Dieu en soi") exclue, dans la plupart des cas, la seconde i.e dans le judaïsme et l'islam. On trouve dans la seconde voie ("Dieu fait homme") très souvent des éléments de la première sans l'exclure, la montée vers l'Absolu à l'aide d'une incarnation descente de la divinité dans la chair n'étant pas incompatible avec l'idée selon laquelle il pourrait y avoir "quelque chose de Dieu en chacun". Le célèbre mystique rhénan Maître Eckhart vers 1260–1328, par exemple, s'il est sans conteste un digne représentant de la voie du "Dieu fait homme" ne rejette à aucun moment, tout au contraire, l'idée de "Dieu en soi", lorsque par exemple à partir du Prologue, il développe le concept de "Naissance du Verbe en nous" thème qu'on retrouvera au XVIe s. chez un mystique comme Jakob Böhme.

Il convient à présent de nous pencher sur le texte lui-même et d'essayer d'en rendre le sens à partir des concepts développés et de tenter d'en donner des traductions qui soient le moins possible des trahisons du propos de l'auteur. Dans une scène du Premier Faust de J.W. Goethe, nous voyons le héros saisi par le désir ardent de la lumière de la révélation, dont l'éclat, selon lui, n'est nulle part plus vif que dans le Nouveau Testament, mu par ce désir, il entreprend la traduction du Prologue de Jean.

Nous aspirons à la révélation
Qui nulle part ne luit plus sainte et plus belle
Que dans le Nouveau Testament
Je me sens porté à ouvrir le *texte* même

Et d'un cœur sincère,
 A traduire une fois l'original sacré
 Dans mon allemand bien-aimé.
 Il est écrit : " Au début était le *Verbe* "
 Ici déjà j'hésite! Qui m'aidera à aller plus loin?
 Il m'est impossible de priser si haut le *Verbe*,
 Il faut que je traduise autrement,
 Si je suis bien illuminé par l'Esprit
 Il est écrit : Au commencement était la *Pensée*.
 Médite bien sur cette première ligne.
 Afin que ta plume n'aïlle pas trop vite!
 Est-ce la *Pensée* qui crée et produit tout ?
 Il faudrait mettre : Au commencement était la Force !
 Mais à l' instant même où je transcris ces mots,
 Quelque chose m' avertit que je n' en resterai pas là.
 L' Esprit me vient en aide ! Je vois soudain la solution
 Et j'écris avec assurance : Au commencement était l' *Action* !
 GOETHE, *Faust*
 1ère partie, vv. 1217-1237
 (Trad. Henri Lichtenberger, Ed. Aubier-Montaigne)

La perplexité de Faust au début de son entreprise est commune à tous ceux qui étudient le Prologue. L'impossibilité de trouver un sens satisfaisant au texte tant que n'ont pas été posées au préalable les questions qui touchent à l'univers du discours, a conduit maints traducteurs et interprètes à préférer tout et son contraire.

Il convient tout d'abord de noter que, à l'instar de nombreux textes du Nouveau Testament, le Prologue est construit sur le modèle des inclusions successives qui fait correspondre, sur le plan d'une Ménorah, la première et la dernière phrase du texte, la 2e avec l'avant dernière et ainsi de suite. La phrase du milieu étant le cœur du texte, l'idée centrale et majeure. Ici le verset 12 : « ***Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui ont la foi en son nom, Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu*** ». C'est le cœur même aussi du message chrétien, ce que le Logos est par nature, par filiation, par engendrement, il est donné au croyant de le devenir par adoption. (cf. St Athanase).

Mais prenons le texte à son début, à son commencement.

« *Au commencement* » ou plutôt « *dans le Principe* », il s'agit d'un clin d'oeil au 1er verset de la Génèse, signe qu'il s'agit d'une révélation sur le texte même qui ouvre la Révélation de l'Ancien Testament., il s'agit même d'une nouvelle genèse inaugurée par l'Incarnation du Logos. En hébreu, la Torah s'ouvre par ce mot « *Be Reschit* » « *Au commencement Dieu créa les Cieux et la Terre.* » On sait que le mot « *Reshit* » signifie commencement mais qu'il a la même racine Rèsh Shin que Rosch, la tête, donc en quelque sorte « dans la tête », dans le Principe divin de toutes choses.

Origène, un Père de l'Eglise du début du 3e s., dans son célèbre « *Commentaire sur Jean* » liste les sens possibles du mot « *archè* » : « le début d'une route », « le début d'une production ou

d'un devenir », « l'idée originelle ou le modèle », « les éléments, les principes d'une science ou d'une connaissance », le « Principe d'une action », il en conclut « Vois si nous ne pouvons pas interpréter le texte : « dans le Principe était le Logos » d'après le sens spirituel : toutes choses sont créées selon la Sagesse, d'après les lignes directrices d'un plan dont les éléments (= notions) sont dans le Logos. Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'un commencement, puisque tout se passe « dans l'Esprit de Dieu si l'on peut dire, avant tout commencement, donc « dans le Principe absolu posé par et en Dieu dans sa Sagesse préséculaire et même extra-séculaire. « Dans le Principe » donc « était »... l'imparfait du verbe être exprime autant qu'il est possible en langage humain l'éternité intemporelle de l'engendrement du Logos, un présent duratif ferait tout aussi bien l'affaire tel qu'on le trouve dans le Commentaire de Jean Scot dit l' Erigène (c'est-à-dire l'Irlandais) un « Père » de l'Eglise du 9e siècle.

« Dans le Principe était (est et demeure, si j'ose dire) le LOGOS ». Voilà le mot que je ne traduis pas, même par le Verbe, tant il présente un éventail extrêmement large de significations, une grande polysémie. Chez les Stoïciens en effet, on distinguait, le Logos proféré, celui qu'on dit et le Logos présent à l'esprit, un seul mot donc pour parole et pensée ou raison. Pour nous ces deux concepts sont distincts, mais il ne l'était pas pour des gens d'expression grecque dans l'Antiquité. C'était une question toute secondaire et presque accidentelle de savoir si ce logos est effectivement exprimé, il demeure Logos en tout état de cause !

Dans la LXX (Septante), Logos traduit presque toujours l'hébreu « Dabar » ou son équivalent araméen « Millah », un terme dont le champ sémantique recouvre en partie celui de Logos. Mais en partie seulement. Dans l'Ancien Testament, le « Dabar de Dieu » signifie la communication que Dieu établit avec les hommes, la Révélation qu'Il fait de Lui-même par l'intermédiaire en particulier des prophètes à qui la Parole, le Dabar de Dieu est donnée et sur lesquels elle repose. L'ensemble de la révélation divine est appelée Thorah, terme qui est souvent l'équivalent et le synonyme de Dabar Adonai.

On peut sans doute comprendre l'ensemble du Prologue en partant de l'hypothèse que Logos a ici le sens juif de Parole du Seigneur, mais il semble certain que tout lecteur influencé par la pensée du judaïsme hellénistique, ne pouvait manquer d'y lire en filigrane la conception d'un Logos créateur et révélateur, comme chez Philon d'Alexandrie. Et il est difficile de penser que l'auteur du 4e Evangile ne l'ait pas voulu ainsi.

Origène nous dit : « le Logos était tourné vers Dieu (ou auprès de Dieu) » et non : « le Logos vint vers (ou auprès de) Dieu » Et le même terme « il était » est employé pour le Logos lorsqu'Il « était dans le Principe » et lorsqu' « il était tourné vers Dieu » parce qu'il ne fut jamais ni séparé du Principe, ni éloigné du Père, (...) avant tout temps et avant l'éternité, le Logos était dans le principe et le Logos était tourné vers le principe.

Jean Scot Erigène nous dit dans son « Homélie sur le Prologue de Jean » :
« - Et le verbe était auprès de Dieu, c'est-à-dire : le Fils subsiste avec le Père dans l'unité de l'essence et dans la distinction des «substances» (Hypostases ?). Il ajoute : De plus, pour que ne s'insinue dans l'esprit de personne l'erreur (...) selon laquelle le Verbe (latin) serait seulement dans le Père et avec Dieu, mais ne serait pas Lui-même Dieu, à titre personnel et d'une manière consubstantielle au Père, (l'évangéliste) poursuit par ces mots : Et le verbe était Dieu »

On peut se demander pourquoi la même idée se voit répétée dans le verset suivant selon pratiquement les mêmes termes. C'est une fois encore J.Scot qui vient à notre secours en écrivant : « L' évangéliste prévoyait aussi qu'il ne manquerait pas de gens pour prétendre qu'en écrivant, d'une part : Dans le Principe était le Verbe, et, d'autre part : le Verbe était Dieu, il ne voulait pas parler d'un même et unique Verbe ; qu'autre serait, à ses yeux, le Verbe dans le Principe, et autre le Verbe qui est Dieu. C'est pourquoi anéantissant par avance cette opinion (...), il enchaîne : il était (celui-là !) dans le Principe auprès de Dieu (...) Ce Dieu-Verbe, qui est auprès de Dieu, est celui-là même dont j'ai dit : Dans le Principe était le Verbe. »

Je passerai maintenant directement au verset 5., les versets 3. et 4. ne présentant pas de véritable problème de traduction ou d'exégèse.

5. « *Et la Lumière luit dans la ténèbre, et la ténèbre ne l'a pas saisie.* »

ou comme le traduit St Jérôme : « Et tenebrae eam non comprehenderunt ». Dans le texte grec, le terme pour «ténèbre(s)» est au singulier « skotia ». Il y a donc une ambiguïté : ou bien comme on le comprend habituellement :

- les Ténèbres du monde de la chute n'ont pas reçu, ni compris, ni accepté la Lumière, le Logos et l'ont donc rejeté.

ou bien encore,

- si l'on admet le concept de Ténèbre divine inconnaissable développé par le PseudoDenys, c'est Dieu lui même, Ténèbre insondable, qui n'a pas retenu la Lumière, le Logos et l'a laissé briller aussi vers le créé. Ce qui peut se comprendre dans ce contexte.

Les deux conceptions n'étant pas fausses, je pense qu'il faut laisser dans nos langues modernes cette ambiguïté en adoptant une traduction la plus neutre possible, sans trancher et laisser l'interprétation libre.

En conclusion je dirai que le Prologue du 4e Evangile dit selon St Jean est une présentation de la vie de Jésus de Nazareth sous la forme d'une description du Logos éternel dans ses relations avec Dieu, l'homme et le monde, et que le reste de l'Evangile est une présentation du logos sous forme d'un récit de la vie de ce même Jésus. L' idée « le Logos s'est fait chair... » réunit ces deux présentations, à la fois l'expression finale de la relation du Logos à l'homme et à l'univers dont il est la Créature, étant dans le Principe et le résumé de la signification de la vie de Jésus. Le Prologue expose sous la forme la plus dépouillée qui soit, une philosophie de la vie, une métaphysique, une Weltanschauung qui va être étoffée par les détails concrets développés dans l'ensemble de cet Evangile, en donnant au terme Logos le contenu que lui a conféré l'ensemble du Prologue.

« A ceux qui l'ont reçu, à ceux qui ont la foi en son nom, Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, eux qui ne sont nés ni du sang, ni de la volonté charnelle, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. »

A Lui seul soit la Gloire !

Sous-diacre Thierry GIRARD
Abbaye de Bois-Aubry Août 2005

Annexe

Le Prologue du Quatrième Evangile (Jn 1,1-18)

[Traduction proposée par Thierry GIRARD et présentant quelques variantes avec celle des « Moines de Bois-Aubry]

1. Dans le Principe était le LOGOS, et le LOGOS était tourné vers Dieu et le LOGOS était Dieu.

2. Il était dans le Principe tourné vers Dieu.

3. Tout a été fait par Lui et rien de ce qui existe n'a été fait sans Lui.

4. En Lui était la vie et la vie était la Lumière des hommes.

5. Et la Lumière luit dans la ténèbre, et la ténèbre ne l'a pas saisie.

6. Il y eut un homme envoyé de Dieu, son nom était Jean.

7. Il est venu comme témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que par lui tous aient la foi.

8. Lui n'était pas la lumière, mais le témoin de la lumière ;

9. Le LOGOS était la lumière véritable qui éclaire tout homme venant dans le monde.

10. Le LOGOS était dans le monde et le monde par lui est advenu ; et le monde ne l'a pas reconnu.

11. Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu.

12. Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui ont la foi en son nom, Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu,

13. eux qui ne sont nés ni du sang, ni de la volonté charnelle, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.

14. Et le LOGOS s'est fait chair et parmi nous il a dressé sa tente, et nous avons contemplé sa gloire, gloire qu'il tient, comme Fils Unique, de son Père, plein de grâce et de vérité.

15. Jean lui rend témoignage et proclame : *"C'était lui dont j'ai dit : Celui qui vient après moi est arrivé devant moi, car avant moi c'est lui !"*

16. Et de sa plénitude nous avons tous reçu, et grâce pour grâce.

17. La Loi fut donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. Dieu, nul ne l'a jamais vu. Dieu Unique-Engendré qui est penché dans le sein du Père, lui L'a montré.